

Au terme de ces 858 pages, le dernier mot est loin d'avoir été dit, entre autres parce qu'il est si difficile de cerner directement des passés amérindiens qui se dérobent au regard des sources narratives colonialistes dont nous dépendons si inéluctablement.

Catherine Desbarats  
*Université McGill*

HAVARD, Gilles et Cécile VIDAL — *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Éditions Flammarion, 2003, 560 p.

Bien que les auteurs s'adressent plutôt aux lecteurs français qui connaissent « plus ou moins confusément » (p. 9) l'histoire lointaine de la France en Amérique du Nord, il n'en reste pas moins que leur œuvre est tout aussi appropriée pour un public francophone d'Amérique. Une des premières qualités de ce livre est qu'il nous rappelle que le facteur français ne s'est pas éteint avec la conquête britannique de la Nouvelle-France en 1759. Après tout, le pavillon à fleur de lys flottait toujours dans l'Illinois deux ans et demi après la conquête (p. 460) et la Louisiane était encore française au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les deux historiens retracent également la genèse des diverses sociétés nord-américaines d'origine française dont les jalons demeurent toujours visibles aujourd'hui, et ce, à travers tout le continent. Et là les preuves ne manquent pas; l'existence des Québécois, des Cadiens et de leurs cousins en Acadie, les nombreux Américains qui portent toujours des patronymes d'origine française ainsi que le nom « français » de plusieurs villes nord-américaines confirmer la portée qu'a eue la colonisation française dans l'histoire de l'Amérique du Nord. De plus, ceux-ci – contrairement à la majorité des ouvrages contenus dans l'historiographie québécoise du régime français qui se confinent plus souvent qu'autrement aux limites géographiques de la Nouvelle-France – ne négligent aucune des entités territoriales de l'impérialisme français en Amérique. Louisbourg, l'Acadie, la vallée du Saint-Laurent, le pays des Illinois, la vallée du Mississippi et la Louisiane ont été autant d'endroits qui ont été explorés, exploités ou colonisés par les Français et dont l'histoire n'échappe pas aux auteurs.

Gilles Havard et sa collègue sont aussi méritoires parce qu'ils ont relevé avec beaucoup d'ingéniosité le défi de « réconcilier les deux tendances majeures de l'histoire coloniale » (p. 11), c'est-à-dire l'histoire diplomatique, militaire et économique avec l'histoire des Annales. Le résultat est un mariage réussi d'une synthèse politique de la péripétie française en Amérique du Nord enrichi d'une histoire « socioculturelle rattachée à l'étude des populations allochtones et autochtones » (p. 11). La contribution de Havard a été de retracer les étapes de l'implantation française sur ce continent jusqu'aux démarches entreprises par Napoléon pour récupérer la Louisiane en passant par la conquête de 1759. En ce faisant, l'auteur ne se gêne pas pour remettre en question certaines « vérités » de l'historiographie traditionnelle comme celle qui donne le gros du crédit de l'implantation française sur le continent à Champlain. Il souligne que l'histoire a plutôt favorisé Champlain parce qu'il était catholique, à

l'encontre du protestant François Gravé du Pont (celui à qui revient le mérite) et que Champlain avait été le seul à écrire sur leurs voyages entre 1603 et 1605 (p. 47).

Havard partage aussi son grand savoir sur les relations franco-indiennes, un sujet auquel il a par ailleurs déjà consacré deux excellents ouvrages. L'auteur relate certains faits méconnus de l'exploration du continent, comme celui du soulèvement sanglant des Natchez contre les Français en 1729 (p. 207). Ce triste épisode illustre bien que la colonisation française n'a pas toujours été pacifique comme cela avait été le cas dans la vallée du Saint-Laurent qui était vide de populations autochtones au moment de l'implantation française au XVII<sup>e</sup> siècle.

Cécile Vidal, pour sa part, aborde la colonisation des différentes parties de l'empire sur le continent, l'essor urbain, les sociétés nouvelles qui ont vu le jour à la suite de l'immigration française en plus de l'histoire sociale en Louisiane. En fait, sa description splendide de l'esclavage représente le meilleur chapitre de ce livre. Elle nous emporte dans cet univers de résistance individuelle (vol, violence contre un maître, paresse) ou collective (marronnage) des esclaves de la Louisiane. La narratrice offre ainsi une image convaincante d'esclaves qui n'ont jamais été « des victimes impuissantes » de leurs maîtres (p. 344) en soulignant l'expérience de plusieurs Noirs qui se sont retrouvés soit requérants soit défenseurs devant la justice locale en Louisiane.

Cela dit, cet ouvrage d'analyse globale impressionnante contient tout de même certaines lacunes. Même si Havard souligne que « l'absolutisme [français] connaissait [...] d'importantes limites [...] puisqu'il nécessitait le consentement des gouvernés » (p. 115), il n'en reste pas moins qu'il oublie fréquemment de démontrer la part qu'ont jouée les Autochtones dans certains dénouements de l'histoire coloniale française. Par exemple, Havard n'indique pas que l'enlèvement de Donnacona par Cartier « qui parvint à défier la méfiance des Indiens » (p. 26) a été facilité par les manigances d'un rival autochtone (Agona) qui s'est servi de l'explorateur pour se débarrasser à jamais du chef iroquois. De même, l'auteur nous informe que la foire de Montréal n'a pas survécu au XVII<sup>e</sup> siècle (p. 269) sans dévoiler que c'est le refus des Amérindiens de se soumettre plus longuement aux abus des traiteurs français qui a forcé la main de ceux-ci et les a contraints à aller chercher les fourrures dans les villages indiens.

Le lecteur se questionne aussi à savoir pourquoi Havard entérine les propos de Lafayette au sujet des Iroquois quand ce dernier se flattait de dire qu'il « est impossible de ne pas jouir de l'attachement que ces nations ont conservé pour nous » (p. 467) à son retour sur ce continent au lendemain de la révolution américaine. Il serait surprenant que l'apport militaire de la France aux Américains durant leur guerre d'indépendance contre les Anglais ait soudain créé des liens chaleureux entre Iroquois et Français qui se sont fait la guerre pendant presque tout le XVII<sup>e</sup> siècle et qui ont maintenu une paix très précaire de 1701 jusqu'à la Conquête. Havard erre aussi quand il affirme que les Français étaient « viscéralement attachés à la terre » (p. 154). Cette notion a été largement réfutée par Leslie Choquette qui maintient que, d'année en année, au moins un million de Français (sur une population de vingt millions) migraient à l'intérieur du continent européen durant l'Ancien Régime.

Il reste qu'en dépit de ces petites coquilles, l'*Histoire de l'Amérique française* demeure une excellente porte d'entrée pour ceux et celles qui désireraient en savoir plus long sur l'histoire de la présence française jadis disséminée sur presque toute l'étendue du continent nord-américain.

Michel Duquet  
*Université d'Ottawa*

HIGH, Steven — *Industrial Sunset: The Making of North America's Rust Belt, 1969–1984*. Toronto: University of Toronto Press, 2003. Pp. 306.

The social and economic dislocation produced by technological change, new trade relationships, and innovations in finance and capital has been a staple of historical investigation since the Industrial Revolution. Unleashing population movements, destroying and remaking communities, transforming the conditions of life, and often showing the economic order at its most arbitrary and inhumane, that dislocation has an impact and force that scholars and observers have been unable to resist.

Taking its place in this long tradition of scholarship and examination, Steven High's study — focusing on the fate, in the years 1969 to 1984, of the once-mighty industrial region of the lower Great Lakes — looks at matters in ways that both follow its predecessors and strike off in new directions. Much careful attention is paid to the scope and extent of the changes taking place, particularly in the centrally important steel, rubber, and automotive industries. Explanations are advanced, with the usual suspects — cheap goods from elsewhere, lower costs in rival producing areas, failure to innovate, poor management, lack of strategic vision — brought in for scrutiny and interrogation. Discussion of effects on the communities involved is allotted much space, attention in that important area focusing on the efforts made by those communities to get control of and to limit the damage being done by what was happening in their midst. The effects of dislocation on workers are brought under review in a particularly prominent way. Filled with analysis and discussion based on extensive interviews with workers themselves, the pages devoted to this important matter bristle with indignation, sympathy, and much respect and approval for the cleverness and ingenuity with which the victims of change attempted to deal with their situation.

Unexceptional in many of its concerns, the book separates itself from its analogues through the attention it gives to the region's distinguishing features. The most important of these is, of course, that region's partition by an international border. Seen as a marker of quite substantial difference between the communities lying on either side, the border is awarded a central place, not only as a line dividing two types of industrial base but also as a marker separating two labour cultures, two approaches to government, two types of nationalism, and two mindsets. Understood in this way, the border's role as a determinant of much of what happened is sharp and distinct. Plant closings, certainly, emerge as much affected by it. Canadian plants, relatively new in both equipment and design, had a high survival rate — “not